

LE NAUFRAGE DU "GENERAL-CHANZY"

Février 1910

Le seul survivant, Marcel Bodez, de cette effroyable catastrophe, raconte comment il a échappé à la mort

Terribles heures d'angoisses

Paris, 1er mars.—Une correspondance adressée de Barcelone au "Matin", rend compte de l'arrivée dans ce port au vapeur espagnol "Vicente-Sanz", qui a recueilli à Minorque M. Marcel Bodez, l'unique survivant du naufrage du "Général-Chanzy".

M. Marcel Bodez est commis des douanes. C'est un jeune homme de vingt-trois ans, au visage énergique, grand, blond, vrai type de Lorrain ; malgré les nombreuses contusions dont son corps porte les traces, il marche d'un pas ferme.

Au correspondant du "Matin" qui le félicite d'avoir échappé au naufrage, M. Marcel Bodez dit :

— Oh ! monsieur, dit-il, merci d'être venu à ma rencontre. Rien ne pouvait m'être plus sensible que d'être reçu par des Français, après les heures de terrible angoisse que je viens de traverser. Je sais qu'on a dit que j'étais devenu fou, alors que pas une minute je n'ai perdu ma lucidité ; que minute par minute, autant dire siècle par siècle, j'ai suivi toutes les phases de l'effroyable drame, à tel point, bien au contraire, que c'est moi qui, aussitôt arrivé à Ciudadela, ai donné tous les détails sur les tragiques instants de la catastrophe.

« A la demande des autorités locales, je les ai consignés aussitôt dans un long rapport, et je ne puis comprendre qu'en France ces détails aient pu rester ignorés si longtemps.

« Oh ! le drame est des plus simples, et son récit peut tenir en peu de lignes.

« Nous avions quitté Marseille vers midi. A bord la gaieté régnait. Vers sept heures du soir, comme nous entrions dans le golfe du Lion, la mer commença à devenir houleuse. Plusieurs passagers se montrèrent inquiets, mais le capitaine Cayol s'efforça de les rassurer.

« Bah ! dit-il, ne craignez rien ! J'en ai vu bien d'autres, et demain soir, vers cinq heures, nous serons en vue d'Alger la Blanche.

« On dina. Vers onze heures du soir, je regagnai ma cabine, que j'occupais avec un autre voyageur. De mon côté, j'éprouvais quelque inquiétude, car la mer grossissait d'instant en instant.

« Ce n'est rien, me dit mon compagnon de cabine ; j'ai fait plus de trente fois la traversée, vous pouvez dormir tranquille.

« Enfin je m'endormis.

« Soudain — il pouvait être quatre heures du matin — je fus réveillé en sursaut. Non point, à la vérité, que j'eusse rien entendu, rien senti ; mais un terrible pressentiment m'avertissait qu'un péril me menaçait.

« Nous sommes en danger, pensai-je.

« Pourquoi ? Je l'ignore.

« Au même instant, mon voisin de couchette, qui était réveillé, lui aussi, me dit d'une voix quelque peu émue :

« — Je crois que le navire vient de toucher le fond !

« Sans en attendre plus long, je sautai à bas de ma couchette.

« Poursuivi par mes pressentiments, je pris la ceinture de sauvetage de la cabane, j'enfilai mon pantalon, je me précipitai par les couloirs et les escaliers, et j'arrivai sur le pont.

« Jugez de ma surprise en distinguant à cent mètres à peine, une haute falaise noire se silhouettant dans la nuit.

« Nous étions au milieu d'une crique étroite, l'arrière du bateau tourné vers la terre, l'avant vers la sortie de la baie où nous nous trouvions. Comment pouvions-nous être là ? Je me songeai point à ce moment-là à me l'expliquer, car tout de suite je vis bien que la situation était tragique.

« La mer était démontée. Des lames effroyables passaient au-dessus du navire. Soudain, de l'escalier je vis déboucher sur le pont une trentaine de passagers sommairement habillés. Ils étaient affolés.

« — Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui se passe ? me demandèrent-ils.

« — Je ne sais, répondis-je, mais je crois que nous sommes en danger. Il faudrait peut-être tâcher de mettre à la mer un des canots de sauvetage.

« — Oh ! la mer est trop mauvaise, répondit un des passagers, je crois que nous serons plus en sûreté dans nos cabines.

« Ce fut alors parmi ceux qui étaient sur le pont avec moi un moment de panique folle, insensée. Tous se précipitèrent vers l'escalier de l'entrepont et disparurent. Nous restâmes seulement cinq ou six sur le pont.

« Vite, vite, nous mettons une embarcation à la mer, car le navire coule. Cette fois il est impossible d'en douter.

« Tous ces événements, depuis mon arrivée sur le pont, avaient duré trois minutes à peine.

« Mais ce qui m'étonnait c'était l'absence de matelots parmi nous. De même la passerelle de l'officier de quart et du timonier restait silencieuse. Aucun commandement n'en venait. De plus, à la réflexion, j'ai pensé que déjà la passerelle avait été balayée par une vague et que l'officier de quart et le timonier avaient été enlevés.

« Cependant, malgré l'effroyable état de la mer, mes compagnons et moi nous nous mettions en devoir de faire les manoeuvres nécessaires pour descendre l'embarcation à la mer, lorsque presque coup sur coup, trois lames énormes et mugissantes s'écrasèrent sur le pont, balayant tout.

« Dans un effort désespéré, je m'accrochai aux cordages de manoeuvre en fermant les yeux. Quand je les rouvris, j'étais seul sur le pont. Mes compagnons avaient disparu et j'avais la sensation que le bateau enfonçait que l'instant même la mer allait tout engloutir,

avec ceux qui au-dessous de moi, dans l'entrepont et les cabines, devaient déjà lutter contre la mort.

« Alors je n'hésitai plus. D'un bond je m'élançai dans le gouffre noir et grondant, et m'efforçai de gagner la terre à la nage.

« Soudain, tandis que j'étais ballotté par des vagues énormes, j'entendis derrière moi un bruit d'explosion si formidable qu'il domina un instant les mugissements de la tempête. Une grêle d'objets de toutes sortes s'abattit en même temps autour de moi, des planches et même des débris de barriques. Je tournai la tête. J'étais seul maintenant sur la mer en fureur. Le navire avait disparu. La catastrophe était consommée !

« Brusquement je me sentis soulevé par une lame plus énorme encore que les précédentes ; je ressentis un choc épouvantable, et puis la vague se retira.

« Après quelques secondes d'étourdissement, j'ouvris les yeux. J'étais dans une sorte de grotte entourée de rochers à pic de plus de trente mètres de haut. Devant moi la mer continuait à gronder. Les vagues s'engouffraient avec un bruit de tonnerre dans la grot-

te. Pour éviter d'être enlevé, je dus gagner un rocher derrière lequel je m'abritai comme je pus contre les embruns.

« Enfin le jour vint. La tempête durait toujours. Autour de moi je vis un spectacle terrifiant. Au seuil de la grotte, dans laquelle je m'étais réfugié, des objets de toute nature s'amoncèlaient, apportés par les vagues qui déferlaient toujours. Mais c'est en vain que je cherchai dans la baie une trace du "Général-Chanzy". Rien, ni mât, ni épaves, ni cadavres. Aucune trace de la terrible catastrophe. Seule la mer toujours en fureur.

« Je cherchai à quitter la grotte. Impossible : les vagues fouettaient les rochers terriblement. La journée s'écoula, puis la nuit survint.

« Je souffrais horriblement de mes blessures. J'avais faim et soif. La mer jeta à mes pieds un sac de pommes de terre éventré ; j'en dévorai plusieurs avec voracité. Enfin, la seconde nuit écoulée, le jour luit de nouveau, la mer était plus calme, je sortis de ma grotte. Devant moi je trouvai des rochers à pic ; mais profitant de la moindre infractuosités, écorchant mon corps presque nu à toutes les aspérités de la roche, j'arrivai après deux heures d'efforts à la crête de la falaise. Là-bas, dans la plaine, j'aperçus une ferme aux murs blancs. Je m'y traînai comme je pus et j'expliquai aux fermiers stupéfaits, par gestes, car je ne sais pas l'espagnol, le drame terrible.

« On me fit manger et boire, et une heure plus tard une carriole que ces braves gens avaient attelée à mon intention me déposait chez l'agent consulaire français de Ciudadela à qui je narrai longuement la catastrophe. De là je fus transporté à l'hôpital ; où les sœurs infirmières me prodiguèrent des soins dont toute la vie je leur garderai une vive reconnaissance.

Tel fut le récit de Marcel Bodez qui après une visite en notre compagnie au consulat français de Barcelone, où il reçut 600 francs du consul pour être rapatrié, est parti pour Marseille et le Havre, où l'attendait sa vieille maman.

ainsi que les Samedis jusqu'à Minuit.

EAUX

e l'An

ment. C'est le temps d'y
ssortiment considérable de

ES DE FANTASIE

ENRES, chez

& CIE

e=Catherine

**ui vous aidera à faire
mentionnons que quel-
eulement, telles que :**

100.
e \$33 à \$150.
10 à \$36.
50 à \$38.
5 à \$20.
a \$25.
a \$16.
a \$200.

nants

avons dans tous les prix, nous
olie

avec diamant, pour \$15.00,

**NTS D'OREILLES, BROCHES
RIENTALES, est superbe et à
eries est le plus complet et le**

neilleures fabriques, telles que
Nous ne pouvons énumérer tout
ere en nous faisant une visite.

**ous les soirs jusqu'à
eille du Jour de l'An,**

SCOTT & CIE

1545 Ste-Catherine.

Liqueur qui fait les Forts. Vin toni-
que qui a subi les épreuves des ana-
lyses médicales les mieux autorisées.